

quelques explications sur sa conduite personnelle, l'auteur emploie les quatre-vingt-dix premières pages de son livre à prouver que son Eglise a conservé la vraie foi, et qu'elle ne s'éloigne en aucun point essentiel des définitions du Concile de Trente. Les trois cents pages qui restent, c'est-à-dire plus des trois quarts de l'ouvrage, sont presque uniquement employés à démontrer l'hétérodoxie de l'Eglise romaine et l'impossibilité où sont les anglicans de s'unir à elle tant qu'elle ne modifiera pas son enseignement et ses pratiques. Ce que le docteur Pusey lui reproche, ce n'est pas tant sa doctrine officielle que l'enseignement semi-officiel donné dans les chaires et dans les livres par des auteurs approuvés ou même canonisés; c'est en particulier le pouvoir attribué à la Sainte Vierge, l'efficacité de sa médiation secondaire dans l'œuvre de notre salut, la nécessité morale de son secours, enfin et surtout son Immaculée-Conception.

Si le culte décerné par l'Eglise à la mère de Dieu est, suivant l'expression de Pusey lui-même, la *torture spéciale* que notre croyance fait subir à l'esprit des anglicans (*our special cruce*), on peut dire que la définition dogmatique de l'Immaculée Conception paraît avoir été pour eux le coup de grâce. Aussi notre auteur met-il un véritable acharnement à combattre ce privilège. Il s'étend longuement sur ce sujet dans le corps de son ouvrage, et il y revient plus longuement encore dans ses notes.

Une autre doctrine partage avec l'Immaculée Conception de Marie le pouvoir d'exciter au plus haut degré les répulsions du docteur Pusey: c'est l'autorité infaillible du Souverain Pontife. A l'entendre, l'affirmation plus hardie et plus unanime que jamais de cette prérogative constituerait le plus grave de tous les dangers que l'Eglise catholique court en ce moment. Là aussi serait le plus insurmontable de tous les obstacles qui empêchent les autres églises de se réunir à elle. Aussi, quand à la fin de son livre l'auteur cherche les moyens d'opérer cette réunion, il ne voit rien de mieux à faire que de nous renvoyer aux négociations ouvertes, au commencement du dix-huitième siècle, entre l'archevêque de Cantorbéry Wake et le gallican Ellies Dupin. Celui-ci allait si loin dans ces concessions qu'il consentait à sacrifier même la primauté du Pape. Que l'Eglise romaine en revienne à ses prétentions modérées, et qu'elle désavoue hautement les exagérations des ultramontains: alors le docteur Pusey nous donne l'assurance que la réunion de l'Eglise anglicane n'offrira plus de grandes difficultés.

II

Cette rapide analyse de l'*Birénicon* nous suffit pour comprendre l'accueil très-peu sympathique qui a été fait à ce livre par un certain nombre de catholiques anglais. Il est vrai que plusieurs des anciens amis du docteur Pusey, envisageant les sentiments de l'auteur plus encore que la doctrine et le langage du livre, ont consenti à y voir une œuvre de pacification. Mais la plupart des organes de la cause catholique en Angleterre n'ont vu de pacifique dans cet écrit que le titre; et ils l'ont traité à peu près comme on traiterait un navire qui, après avoir arboré le drapeau parlementaire, déchargerait une furieuse bordée.

Avant d'avoir lu le livre, nous penchions pour la première de ces deux manières de voir; après en avoir pris

connaissance, nous croyons que la seconde est parfaitement fondée, mais nous n'abandonnons pas pour cela la première. Plus nous étudions l'esprit humain, plus nous croyons à la possibilité d'allier ensemble la sincérité et l'illusion à un degré incalculable. Jamais, nous l'avouons, cet alliage ne nous était apparu dans des proportions comparables à celles auxquelles il est porté dans ce livre; jamais nous n'avions vu un homme raisonnable prendre, pour atteindre son but, un chemin plus propre à l'en éloigner; jamais le désir de réunir ensemble tous les chrétiens et de hâter le triomphe de la foi n'inspirait une démarche mieux faite pour rendre l'union plus difficile et fournir de nouvelles armes à l'inérodulité.

Et pourtant nous sommes persuadé qu'en écrivant ce triste livre, le docteur Pusey a cru sincèrement faire une bonne œuvre. Tout ce qu'il y a de méchant dans son écrit doit être mis sur le compte de sa situation, la plus fautive sans contredit qui se puisse imaginer. Qu'on se représente un homme qui ne veut être rien de ce qu'il est, et qui n'est rien de ce qu'il veut être, qui prétend être catholique sans s'unir à l'Eglise catholique et qui ne veut pas être protestant, tout en demeurant dans une église protestante; un soldat qui renie son drapeau et qui pourtant ne veut pas le quitter, qui combat tout ensemble et contre sa propre armée et contre l'armée ennemie, qui, par, conséquent, se trouve constamment entre deux feux et ne peut se défendre sans donner prise à de nouvelles attaques; un chef d'école qui prend avec ceux qui l'ont choisi pour maître des engagements qu'il est sans cesse contraint de contredire, et qui pour les retenir dans la division n'a d'autre moyen que de leur présenter sans cesse devant les yeux la perspective de l'unité: cet homme, c'est le docteur Pusey.

Comment s'étonner que dans une position aussi fautive, il fasse quelques démarches contradictoires?

En voyant un homme qui se noie, bien cruel serait celui qui lui reprocherait de saisir pour se soutenir sur l'abîme une planche brisée ou vermoulue.

La planche de salut pour l'anglican de la *via media*, nous l'avons dit, c'est l'hostilité contre l'Eglise catholique. N'en veuillons donc pas trop au chef de cette école de s'être une fois de plus saisi de cette planche. S'il l'a fait d'une manière moins calme et moins modérée que nous l'eussions attendu de lui, c'est que les difficultés de sa position n'ont jamais été plus grandes.

La conversion de Newman avait mis en pièces la construction dogmatique qui servait d'abri à cette école. Pusey n'aurait pas mieux demandé que de s'abstenir de toute tentative pour lui substituer une construction nouvelle; c'est nous qui l'y avons contraint. Soyons donc indulgents et ne nous plaignons pas trop s'il se sert des seuls matériaux qu'il ait à sa disposition. Remercions-le au contraire de ce que par sa manière d'argumenter il démontre indirectement la cause qu'il s'efforce de combattre. Plus sont palpables les contradictions et plus sont manifestes les injustices auxquelles un homme aussi droit et aussi crudit est contraint de recourir, et plus il devient évident que la cause qu'il défend n'est pas celle de la vérité et de la justice.

III

Nous allons donc apporter à l'examen de l'*Birénicon* toute la longanimité et toute la bienveillance possibles. Nous renonçons à demander compte au docteur Pusey